

La Démocratie victorieuse

Al-Balagh, 16 août 1945.

On dit que la démocratie a gagné la guerre, et obtenu ce pour quoi elle a lutté durant six années, en fait de victoire éclatante et de triomphe manifeste, anéantissant totalement la dictature en Orient et en Occident, l'écrasant complètement en Europe comme en Asie.

Et il semble bien que tout cela soit vrai ; car l'Allemagne a capitulé il y a trois mois, et le Japon a capitulé il y a deux jours, et Mussolini, le grand chef de l'Italie, a été tué, et les Italiens ont mutilé son corps de façon hideuse, et Hitler a disparu, si bien que les gens ne peuvent se prononcer avec certitude sur son sort, égaré entre la vie et la mort, tandis que l'empereur du Japon demeure en place pour la seule fin de recevoir les ordres des vainqueurs et de les exécuter sans hésitation ni retard ; et le mot « démocratie » est devenu souverain sur toutes les terres du monde, tandis que la dictature n'a même plus de mot qu'on puisse dire être devenu le mot inférieur — bien plus, la voix de la dictature s'est éteinte tout à fait et s'est tue complètement, et les peuples qui étaient libres en sont venus à aspirer à plus de liberté encore, tandis que les peuples qui étaient asservis en sont venus à aspirer à quelque souffle de liberté qui répandrait parmi eux le mouvement et la vigueur, et leur permettrait de jouir de la vie à l'abri de la sécurité, de l'aisance et du calme.

Que peut donc être cette démocratie victorieuse ? Que peut être notre compréhension et notre jouissance de celle-ci ? Et qu'avons-nous à attendre des fruits de sa victoire éclatante et de son triomphe manifeste ? Et jusqu'à quel point pouvons-nous dire, en toute sincérité envers nous-mêmes — et envers les autres —, que l'Égypte, qui a lutté avec les combattants pour que la démocratie triomphe, a partagé avec les vainqueurs le triomphe accordé à la démocratie ?

Voilà des questions que l'Égyptien se pose à lui-même lorsqu'il est seul avec ses pensées, et que certains Égyptiens se posent les uns aux autres lorsqu'ils se rencontrent et s'engagent dans la conversation ; et ils sont capables de répondre à certaines de ces questions, mais tout à fait incapables de répondre à d'autres. Ils peuvent répondre aux questions générales qui ne les touchent ni de près ni de loin, mais dès que ces questions viennent toucher leur propre vie, une certaine perplexité, un certain abattement les saisit, si bien qu'ils ne savent plus que dire, ou

bien une certaine moquerie, un certain dérisoire les saisit, si bien qu'ils éclatent d'un rire amer et large, ou bien une certaine tristesse, une certaine affliction les saisit, si bien qu'ils se taisent, préférant le silence à la parole, souhaitant pouvoir préférer l'ignorance au savoir, et l'inattention à la lucidité, souhaitant en particulier que les réalités des choses leur soient voilées, afin de ne pas voir, ni entendre, ni comprendre ce qu'ils voient, entendent et comprennent pourtant en réalité.

Ils savent tous que la démocratie qui a triomphé est ce régime qui permet au peuple de se gouverner lui-même, par lui-même, pour lui-même — non gouverné par d'autres, par des étrangers, ni gouverné par une minorité de ses propres fils à l'exclusion de la majorité, ni administré par un gouvernement contrairement à ce qu'il aime et approuve, ni orienté au service de l'intérêt de l'étranger plutôt que du citoyen, ni de l'intérêt de la minorité plutôt que de la majorité, ni de l'intérêt de ceux qui veulent s'accaparer, seuls, le bonheur, l'abondance et la prospérité, laissant aux autres le malheur, la misère, le besoin et l'infortune. Ils savent que la démocratie qui a triomphé est ce régime qui garantit au peuple sa liberté et sa souveraineté, face à l'étranger quel qu'il soit, et face au citoyen quel qu'il soit. C'est ce régime qui assure au peuple une liberté authentique et une véritable indépendance, à l'intérieur de la patrie comme au-delà de ses frontières ; et ils savent que la démocratie qui a triomphé est ce régime qui ne se contente pas d'assurer une liberté authentique et une véritable indépendance au-dedans et au-dehors, mais qui assure avec elles une justice sociale protégeant les hommes de la tyrannie des puissants tout autant que de la misère du dénuement, et qui efface entre eux l'égoïsme et l'arrogance — c'est-à-dire qui efface entre eux le despotisme et le privilège. Elle les rend égaux devant la loi, et les rapproche dans la jouissance d'une vie calme et sereine, les rapproche dans leur capacité à améliorer et à élever leur propre vie, à s'élever par elle d'un degré à un autre, et à tendre par elle vers la perfection matérielle et morale, partout où un chemin vers celle-ci se trouve.

Ils savent tout cela avec certitude, car ils l'ont lu dans les livres et les journaux, et l'ont entendu à la radio. Les chefs et les dirigeants leur en ont parlé, les rois eux-mêmes leur en ont parlé, et ils le voient de leurs propres yeux. Ils voient la Grande-Bretagne avoir transféré sa confiance de son grand chef, M. Churchill, qui l'a conduite à la victoire et menée à travers les plus rudes épreuves, à son adversaire M. Attlee — pour la seule raison qu'elle s'est méfiée de la politique conservatrice, craignant

qu'elle ne parvienne pas à réaliser, outre la liberté politique au-dedans et au-dehors, cette justice sociale sans laquelle la démocratie moderne ne saurait être complète.

Car le peuple britannique a déclaré au monde entier, ouvertement et sans réserve ni détour, qu'il veut se gouverner lui-même, par lui-même, pour lui-même, et qu'il est capable de réaliser ce qu'il veut. Il a inauguré hier son nouveau Parlement, et son grand roi a annoncé, entre autres choses, que son gouvernement déploierait tous les efforts possibles pour assurer au peuple britannique, sur son propre sol, et pour assurer aux peuples de l'Empire, la plus grande part possible de cette justice sociale fondée sur l'ordre socialiste auquel croit le gouvernement travailliste, et que le peuple britannique a voulu essayer et dont il a voulu goûter les fruits.

Et les Égyptiens voient cela, le lisent, l'entendent, et ils voient que les autres peuples européens — victorieux, libérés ou vaincus — vont tous dans cette même direction, aspirant à une liberté politique authentique au-dedans et au-dehors, veillant sur la justice sociale, sacrifiant tout pour cette justice et pour cette liberté. La France se précipite vers la gauche, et l'Italie, la Belgique, la Grèce et la Yougoslavie ne sont pas moins rapides à s'y précipiter. Quant aux autres pays balkaniques, ils se sont portés vers la gauche avec un véritable élan, et qui sait s'ils se contenteront du socialisme ou s'ils dévieront encore plus loin ?

Et il importe peu que le régime s'appelle démocratie, socialisme ou communisme ; ce qui importe, c'est que le régime assure au peuple une liberté politique authentique au-dedans et au-dehors, et une justice sociale authentique qui garantisse aux hommes une vie digne, et purifie leurs cœurs de l'envie et de la rancune, de l'hostilité et de la haine.

C'est vers ces idéaux suprêmes que le monde entier se dirige, et il ne s'y dirige pas par la seule parole, mais par la parole et par l'action ensemble, y marchant à pas décisifs, résolus et amples, des pas qui ne souffrent ni retard, ni hésitation, ni atermoiement.

Et les Égyptiens voient tout cela et le savent tout aussi bien qu'ils connaissent les affaires qui les touchent le plus directement ; si bien que si vous leur demandez ce qu'est cette démocratie victorieuse, ils vous répondront sans hésitation ni désaccord — mais si vous leur demandez combien, en réalité, ils jouissent eux-mêmes de cette démocratie victorieuse, vous verrez parmi eux l'homme triste et accablé, l'homme du désespoir, l'homme qui rit de désespoir, et celui qui, entendant votre

question, se détourne simplement de vous, ne voulant pas perdre son temps sur ce qui n'est ni utile ni profitable.

C'est qu'ils savent tous avoir lutté avec les combattants pour la victoire de cette démocratie, avoir partagé la peine que les peuples ont endurée, les souffrances qu'ils ont supportées, et les sacrifices qu'ils ont consentis, et ils croyaient qu'ils partageraient aussi la victoire à laquelle la lutte aboutirait, et les fruits qu'elle porterait ; mais ils ont regardé, et ont trouvé que tout cela n'était que des mots, ni plus ni moins, en ce qui les concernait eux-mêmes. Car la démocratie, dans son sens politique traditionnel et ancien — que le peuple se gouverne lui-même, par lui-même, pour lui-même — ne leur a jamais été accordée ; elle leur a plutôt été refusée, ou ils en ont été écartés.

Il n'est tout simplement pas vrai qu'ils jouissent d'une liberté politique authentique au-dedans et au-dehors, et la preuve en est qu'ils ne peuvent décider seuls de nombre de leurs propres affaires touchant à la politique et à l'économie ; et la preuve en est qu'ils ne jouissent même pas de leur liberté personnelle — ils n'écrivent pas comme ils voudraient écrire, ne parlent pas comme ils aimeraient parler, ne se réunissent pas quand ils voudraient se réunir, en étant empêchés par l'état de siège, qui plane devant eux, proche d'eux et pourtant lointain, leur gâtant la vie en toute circonstance ; et ils en sont empêchés aussi par un pouvoir qu'ils n'ont jamais choisi ni aimé, qui se montre doux envers eux même s'ils n'aiment pas cette douceur, et leur témoigne cette tendresse.

Et les hommes sont poussés — contre leur propre volonté — vers le bien, et contraints, contre leur gré, vers le progrès et vers le bon gouvernement, et le sens même de « bon gouvernement » est une chose sur laquelle les hommes diffèrent profondément : l'étranger le juge d'une façon, le national d'une autre ; la minorité le juge d'une façon, la majorité d'une autre ; la seule chose certaine, c'est que les langues des Égyptiens sont liées, leurs plumes sont entravées, et leurs droits à la liberté politique sont limités par la volonté du gouverneur militaire général, et par la volonté de ceux qui sont responsables des affaires du gouvernement — ceux qui, lorsqu'ils sont satisfaits, rendent les choses faciles, et lorsqu'ils sont irrités, les rendent difficiles. Comment donc voudriez-vous que les Égyptiens croient avoir quelque part, petite ou grande, à cette démocratie victorieuse, alors qu'ils ont été privés même de ses significations les plus faciles et de ses manifestations les plus légères ?!

Et si vous les interrogez sur la justice sociale, ils lèveront les épaules et secoueront la tête, et des sourires amers se dessineront sur leurs lèvres, sourires où se mêle, parfois, un désespoir mortel, et parfois, cet espoir vague qui tourne ses pensées vers la vie future, où Dieu a préparé pour les patients la plus belle récompense et la plus grande rétribution.

C'est qu'en regardant autour d'eux, ils voient un privilège coupable et un dénuement coupable tout autant ; ils voient des gens dépenser sans compter jusqu'à être dépassés par leurs propres dépenses, sans jamais atteindre, je ne dis pas le capital de leur fortune, mais même le rendement le plus modeste qu'elle leur apporte ; et ils voient des gens amasser des milliers sur des milliers, des centaines sur des centaines, des palais sur des palais, des domaines sur des domaines, tout en restant si avares que leur propre avarice les torture cruellement.

Et ils voient d'autres encore qui s'efforcent, se peinent, travaillent et se débattent, puis regardent, et trouvent qu'eux-mêmes et les leurs ne tirent de tout cet effort, de cette peine, de ce travail et de cette lutte, rien qui puisse redresser leur situation, vêtir leur corps, ou les protéger du mal des infortunes.

Et ils voient des gens devenus jeûneurs sans le vouloir, ne sachant s'ils relieront le jeûne de la nuit à celui du jour, ou trouveront de quoi le rompre.

Ils voient des gens pour qui tout a été rendu facile, comme si le monde avait été créé pour eux seuls, et ils voient des gens pour qui tout a été rendu difficile, comme s'ils avaient été créés pour servir de combustible à ce feu ardent qu'on appelle la misère et le dénuement.

Quelle étrangeté y aurait-il donc à ce que les Égyptiens lèvent les épaules, secouent la tête, et détournent le visage, si vous leur demandez quelle est leur part dans cette démocratie victorieuse ?!

Non ; les Égyptiens n'ont aucune part, petite ou grande, dans cette démocratie victorieuse ; la démocratie a triomphé pour d'autres, non pour eux. Peut-être goûteront-ils un jour le fruit de cette victoire, et leur chemin vers cela, je crois, est de guetter la Nuit du Destin ; car elle revient chaque année durant le Ramadan, et il leur faut implorer Dieu, sincèrement, chaque nuit du Ramadan, de leur accorder quelque part de cette démocratie victorieuse.

Et je les engage sincèrement à adresser cette prière chaque nuit du Ramadan, sans en excepter aucune ; car ils ne peuvent savoir laquelle sera la Nuit du Destin.